



LES RÉSIDENCES DU PRIX PHOTO TERRE SOLIDAIRE

Anush Babajanyan

La photographe arménienne [Anush Babajanyan](#), née en 1983 à Erevan, est membre de l'agence VII Photo et est National Geographic Explorer. Anush Babajanyan concentre son travail sur les récits sociaux et les histoires personnelles. En plus de son travail intensif dans le Caucase du Sud, elle continue de photographier en Asie centrale et dans le monde entier. Anush Babajanyan a récemment publié un livre sur le Nagorno-Karabakh, intitulé *A Troubled Home*. Anush est la lauréate de la bourse Canon 2019 pour les femmes photojournalistes, décernée à Visa pour l'Image. Ses photographies ont été publiées dans le New York Times, Washington Post, National Geographic, Foreign Policy Magazine et d'autres publications internationales.

LES OUBLIÉS DE LA RIVIÈRE KOSI

Un million de personnes vivent isolées au milieu de la rivière Kosi, connue pour son imprévisibilité et la variabilité de son débit. La rivière draine les plus hauts massifs de l'Himalaya, à 7000 mètres d'altitude, pour se déverser dans la grande plaine Indo-Népalaise et rejoindre le Gange au Nord Est de l'Inde.

Les populations riveraines de la Kosi honorent leur rivière comme source de vie et de fertilité. Elles la redoutent aussi pour ses crues dévastatrices pendant la mousson, au point que les Anglais la surnommèrent « Sorrow of Bihar », le chagrin du Bihar.

Dans les années soixante, la rivière fait l'objet d'un vaste plan d'aménagement. Des digues sont construites pour la contenir sur une largeur de 20km. Et un immense barrage hydroélectrique est érigé à la frontière avec le Népal.

Pour en savoir plus : <https://ccfd-terresolidaire.org/dossier/les-habitants-de-la-riviere-kosi-veulent-faire-entendre-leurs-voix/>



Bina Devi, 35 ans, et ses fils Aditya Kumar, 5 ans, et Vijey Kumar, 6 ans, se reposent sur la rive de la rivière Kosi. Chaque année, pendant la mousson, cette famille est confrontée au danger de la crue de la rivière. Comme elle, un million de personnes vivent entre les digues qui tentent de contenir la rivière Kosi. Cette rivière, l'un des principaux affluents du Gange, connaît des variations de débit parmi les plus importantes au monde.



Vue d'une zone à l'extérieur d'une digue sur la rivière Kosi. La digue est le terrain surélevé le long de la rivière. La plupart des digues ont été construites dans les années soixante à l'époque de Nehru. Avec le temps, le lit de la rivière s'est emplit de sédiments et se retrouve surélevé. Le réchauffement climatique, qui entraîne la fonte des glaciers de l'Himalaya et des moussons plus extrêmes, menace aussi les populations qui se pensent à l'abri derrière les digues.



Des habitants du village de Bauraha posent pour une photo dans leur maison. Le village de Bauraha est posé sur une langue de terre et de sable au milieu de la rivière Kosi. La famille a déjà plusieurs fois perdu sa maison, composée de bambous et d'herbes sèches, pendant la mousson. La communauté se sent marginalisée et cherche à sortir de son isolement. Depuis quelque temps, elle tente de se faire entendre auprès des autorités pour demander une école pour les enfants, des soins médicaux, et de l'électricité. La plupart des femmes accouchent sur l'île sans assistance médicale. En cas de complications, il faut plusieurs heures pour rejoindre un centre de soins.

LES OUBLIÉS DE LA RIVIÈRE KOSI

Au fil des années, l'érosion ronge les îles où les populations pratiquent l'agriculture, pendant que le lit contenu de la rivière s'emplit de sédiments. Leurs terres disparaissent petit à petit sous l'eau. Appartenant aux plus basses castes, les communautés vivent là dénuées de tout et oubliées de tous. 80% souffrent de malnutrition.

Aujourd'hui, elles veulent faire entendre leurs voix.

Leurs demandes ? Permettre à leurs enfants d'aller à l'école et d'être vaccinés, aux femmes qui accouchent de bénéficier d'une assistance médicale, être alertées et secourues lors de lâchers de barrage, et à plus long terme obtenir de nouvelles terres en dehors de la rivière.



Des sacs de sable sont placés sur une rive de la rivière Kosi. Ces sacs font partis des mesures prises par les habitants pour tenter d'empêcher l'eau d'inonder les villages voisins pendant la mousson. Chaque année un grand nombre d'animaux d'élevage sont emportés par les flots.



Des habitants traversent la rivière Kosi sur un bateau précaire. Pour regagner leur île posée au milieu de la rivière Kosi, les habitants doivent parcourir plusieurs kilomètres pour rejoindre la rive éloignée de la route. Puis il faut utiliser un premier bateau, traverser un banc de sable à pied, et emprunter ensuite un deuxième bateau. Les plus aisés utilisent une moto qu'ils chargent tant bien que mal sur les deux barques. La traversée représente un coût non négligeable pour les habitants.



Un garçon pêche sur la rivière Kosi. À l'arrière-plan, on aperçoit la construction du nouveau pont qui reliera les villes de Bakhour et Bheja. D'une longueur de 10 kilomètres, ce pont sera l'un des plus grands de l'Inde, et passera juste devant le village. Les travaux accélèrent l'érosion de la rive. Les habitants ont essayé de construire un système de défense avec des bambous, qui paraît dérisoire face à l'énorme chantier du pont.

LES OUBLIÉS DE LA RIVIÈRE KOSI

En 2008, des ruptures de digues provoquent des inondations catastrophiques et la mort de 3000 personnes. Des volontaires indiens venus d'autres régions découvrent la situation de ces populations. L'ONG indienne Paridhi, soutenue par le CCFD-Terre Solidaire, les accompagne désormais dans leurs combats. Connaître ses droits, mais aussi apprendre à sortir du silence, et petit à petit lutter pour se faire entendre, c'est un travail patient mené par des passionnés qui s'inspire de la tradition gandhienne.

Avec le réchauffement climatique, la fonte prévue des glaciers de l'Himalaya menace les digues et les populations riveraines. C'est tout un modèle d'aménagement du fleuve pensé dans les années soixante qu'il faut revoir. Une chose est sûre, les communautés de la rivière Kosi veulent être entendues et associées aux décisions qui concernent leur survie.



Chanda Devi, 35 ans, pose pour un portrait dans le village de Sikrahatta. Chanda Devi est mère de cinq enfants et vit sur une des îles au milieu de la rivière Kosi. Comme beaucoup de femmes de sa communauté dont les maris partent comme travailleurs migrants dans d'autres régions d'Inde, elle est responsable de la survie de sa famille quand vient la mousson. Il est très important pour elle que ses enfants puissent aller au centre d'apprentissage communautaire créé par l'ONG indienne Paridhi pour apprendre à lire et à écrire. Elle-même n'a pas eu cette possibilité, et elle espère pour ses enfants un meilleur avenir.



Des enfants debout sur un remblai regardent l'herbe en feu dans le village de Govindpur. Les enfants fréquentent le centre d'apprentissage communautaire créé par l'ONG Paridhi, soutenu par le CCFD-Terre Solidaire, pour apprendre à lire et à écrire en attendant que le gouvernement ne crée une école. Dans ce village, la plupart des adultes n'ont pas eu accès à l'éducation. C'est la première génération alphabétisée. Alors que l'insécurité alimentaire est omniprésente, les parents veulent avant tout que leurs enfants soient scolarisés. Pour eux, c'est le meilleur moyen de se construire un autre avenir.